

Les romans des philosophes

Métaphore de la découverte de soi-même, itinéraire initiatique, méditation sur le monde et la vanité des choses, le voyage, réel ou fictif, a inspiré philosophes et moralistes.

> PAR SYLVIE REQUEMORA-GROS, PROFESSEURE DE LITTÉRATURE FRANÇAISE CLASSIQUE, AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ (AMU)

René Descartes, dans son *Discours de la méthode* publié en 1637, évoque le voyage comme un moyen possible de réflexion sur la vie et sur soi. Le « grand livre du monde » se « feuillette » par le déplacement ; par la vue, la « cueillette » des expériences, l'épreuve et la réflexion peuvent donner lieu à un « profit » intellectuel. Descartes dresse ici les grandes lignes du voyage d'instruction, que l'on peut rapprocher du Grand Tour nécessaire à l'éducation de la jeunesse aisée. Mais, très vite, il se rend compte de la vanité d'un tel espoir : le voyage ne peut pas enseigner la vérité, ou du moins il ne peut mieux le faire que par l'introspection. Ce sont les « chemins » intérieurs qu'il faut suivre pour réfléchir au moyen d'atteindre la vérité. Philosophes, alchimistes et utopistes ont tenté de trouver la voie de ce voyage fondamental : ils nous permettent de comprendre pourquoi les livres de voyage sont considérés comme « les romans des philosophes » (Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, 1664, voir p. 10).

Voyage alchimique

Plusieurs romans baroques, actualisations géographiques modernes des romans grecs antiques, font partie des livres à réputation alchimique. L'un d'entre eux, *Le Voyage des Princes fortunés* (1610) de François Béroalde de Verville, est particulièrement emblématique du voyage « stéganographique », comme il l'annonce dans son « Avis aux beaux esprits » : « L'art de représenter naïvement ce qui est d'aisée conception, & qui toutefois sous les traits épaissis de son apparence cache des sujets tout autres, que ce qui semble être proposé. » Béroalde dénonce les formes usées du roman pastoral et du roman d'aventures, et critique un système idéologique. Le voyage des Princes, nouvelles incarnations prométhéennes, est une épreuve initiatique dans laquelle l'auteur propose, à travers les déplacements de ses trois héros, un périple mêlant des aventures inspirées

de l'*Histoire véritable* de Lucien – comme l'indique le titre complet, *L'Histoire véritable ou le Voyage des Princes fortunés* – à une quête des signes et des significations. Cette dernière prend la forme d'un roman empruntant les procédés des récits de voyages authentiques mais en les complexifiant par une problématique de l'identité, entre secret et révélation, rite de passage, cérémonial quasi maçonnique, initiation, croyance, herméneutique, comme l'a montré Ilana Zinguer (voir Savoir +). Le voyage est un thème initiatique essentiel : l'alchimiste est traditionnellement *voyageur*. La mer (*mare sapientia*, mer Rouge, etc.) est un symbole très fréquent des divers états de la matière de l'Œuvre, d'où l'élaboration d'un symbolisme de la navigation. De nombreuses gravures alchimiques figurent, en fond, un vaisseau sur la mer (Gérard Amourette, « *Le Voiage des Isles occidentales et orientales* de Jean Vauquelin des Yveteaux (1651-1716) », in *XVII^e siècle*, n° 120, 1978). Le *Voyageur* est un des noms de Mercure, comme le précise, à l'article « *Voyager* », Antoine-Joseph Pernety dans son *Dictionnaire mytho-hermétique* (1758). Les *Princes fortunés* sont donc comme trois figures d'Hermès, le dieu voyageur, diplomate et artiste, et leur vaisseau symbolise la *peregrinatio* alchimique. Béroalde transforme ici un ouvrage oriental en œuvre herméneutique et fait des habituels héros marins des princes sages et des « devineurs » infaillibles, adeptes du Grand Œuvre, en quête constante de la pierre philosophale. Le voyage permet d'aller dans des ailleurs abstraits et imaginaires, dans un archipel compliqué dont Béroalde donne la carte. À la manière de la cartographie allégorique, elle propose une toponymie signifiante : la mer de Trisovie (par anagramme « sortie [de] vie »), l'île Filoé (folie) marquent autant d'étapes et d'épreuves sur le chemin des voyageurs pour le refuge et l'expiation. Destinée à être pensée et à « réfléchir » l'identité et la quête humaine, la carte est éminemment « intellectuelle ».

Voyager, c'est
apprendre à
philosopher



Les voyages, romans des philosophes, suscitent fréquemment l'inspiration conceptuelle, surtout stoïcienne. Une traversée en mer, qu'elle soit providentielle ou accidentelle, invite toujours à la réflexion philosophique. Les métaphores viatiques servent souvent la réflexion moraliste, en appelant à méditer sur la vanité du monde et sur sa propension à changer : elles trouvent ici une signification didactique.

Imaginer le voyage pour s'en détourner

Les moralistes classiques se servent essentiellement du voyage pour instruire l'homme de ses vices. Jean de La Bruyère, dans le chapitre « Des jugements » des *Caractères*, utilise le vocabulaire viatique pour dire la fragilité de la fortune et ses revers et enfin suggère que le voyage, dangereux, est une voie qu'il vaut mieux ne pas emprunter. Les *Fables* de Jean de La Fontaine condensent la vision négative du voyage que proposent les moralistes en général. Au bout du compte, l'aspiration à la sagesse est une aspiration à la sédentarité : le sage est un méditatif, pas un voyageur ; le voyage ne lui aura servi que de moyen d'initiation. De même, cerner l'imaginaire fénelonien du voyage dans *Les Aventures de Télémaque* (1699), en mettant le roman en relation avec les *Fables et opuscules pédagogiques* (1718), permet également de voir que, reprenant la thématique et la structure odysseennes, exploitant les *topoi* baroques du voyage d'aventures maritimes, les combinant avec les apports antiques et modernes des grandes navigations au long cours, se servant du voyage

↳ **Carte de L'Histoire véritable ou le Voyage des Princes fortunés de François Béroalde de Verville, 1610. Gravure de Léonard Gauthier.**

SAVOIR ⊕

- GREINER Frank. *Les Métamorphoses d'Hermès : tradition alchimique et esthétique littéraire dans la France de l'âge baroque (1583-1646)*. Paris : Honoré Champion, 2000.
- ZINGUER Ilana. « Le voyage des Princes fortunés », in CÉARD Jean, MARGOLIN Jean-Claude (dir.), *Voyager à la Renaissance*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1987.
- ZINGUER Ilana. « Les signes de la quête et la quête des signes », in *Œuvres et critiques*, vol. 11, 1986.

initiaticque, du voyage allégorique et du voyage utopique comme moyens pédagogiques classiques, Fénelon prône en fin de compte une morale proche de celle des deux pigeons de la fable de La Fontaine, ou de celle des deux souris de ses propres *Fables*, qui consiste à réduire le voyage à une « vaine ambition » et à le décourager.

La figure du voyageur, au fort potentiel symbolique et allégorique, comporte donc une dimension philosophique – aller aux sources de la réflexion humaniste et métaphysique –, tout en préparant l'opposition entre les « philosophes immobiles » et les « philosophes en mouvement » analysée par Lucien Guirlinger (*Voyages de philosophes et philosophies du voyage*, Pleins Feux, 1998). Depuis Sénèque et Montaigne, on sait que voyager, c'est apprendre à philosopher. Avant les utopistes, c'est sans doute Cyrano de Bergerac, avec ses voyages imaginaires dans la Lune et dans le Soleil, qui propose les discours les plus riches et variés sur l'héliocentrisme, la pluralité des mondes, l'infinitude de l'univers, la nature humaine, le christianisme, les préjugés, le vide, la matière, les sens, le hasard, la mort, le sexe, l'âme, etc. Philosophes, moralistes, libres penseurs, libertins érudits : ces auteurs, en s'emparant de la topique baroque du voyage, parviennent à lui donner une dimension qui n'est plus seulement divertissante et où l'instruction mène à une réflexion, souvent dangereuse. Le voyageur est avant tout un homme libre d'aller et de venir, et le discours nomade qui l'accompagne ne connaît aucune limite.